

Négritude

J'étais en train de me raser quand on sonna vigoureusement à la porte. Je comptais terminer avant d'aller ouvrir mais le visiteur semblait sacrément impatient, Il appuyait frénétiquement sur la sonnette au risque de lui faire rendre l'âme. C'était Maurice, avec sa tête des mauvais jours.

— Tu peux pas te grouiller un peu ? Il est dix heures passées.

Et il alla s'avachir sur mon canapé Ikea avant que je ne l'aie invité à s'y installer.

— T'as le manuscrit ? Bertrand commence à s'impatienter, j'ai rendez-vous demain matin au bureau.

Je ne pouvais plus tergiverser, il fallait que je lui avoue la vérité.

— J'ai rien écrit, panne sèche, vertige de la page blanche, nada de nada, rien de rien.

— Quoi ? Tu te fous de ma gueule ! Le bouquin sort en librairie dans six mois, j'ai déjà tout le planning des signatures à la Fnac, les salons du livre, les émissions de télé et de radio, toute la promo habituelle.

J'affrontai son regard, coupant comme une lame. Mais il ne me faisait pas peur. Je n'étais plus le lycéen acnéique et mal dans sa peau qu'il avait eu comme élève au lycée de Nancy, ni l'étudiant qui prenait paresseusement son année sabbatique à la fac de Lettres. J'avais trente-huit ans et l'heure était venue pour moi de vivre ma vie, hors de l'ombre de Maurice Gault alias Simon Lécuyer, le célèbre écrivain à succès.

Nous nous étions retrouvés par hasard, seize ans plus tôt, sur le quai de la gare de l'Est ; nous attendions le TGV qui nous ramènerait à la terre natale. Il m'avait reconnu tout de suite et nous avons voyagé ensemble. Je n'avais pas grand-chose à raconter,

je me cherchais mollement et lui commençait à désespérer de sa vocation de professeur de lettres.

C'est ainsi qu'il me proposa, quelques mois plus tard, de devenir son nègre. Son meilleur ami avait hérité et projetait d'ouvrir une maison d'édition. Il cherchait des manuscrits, nous cherchions un éditeur, je n'avais plus qu'à écrire. Maurice corrigerait mes textes, il avait peu d'imagination mais connaissait la technique sur le bout des doigts. Nous nous lancerions dans le roman d'espionnage, aventure, exotisme, géopolitique, nanas bien roulées et manichéisme au programme, une recette qui devait marcher.

Et je créai le personnage de Maximilien Forest, sorte de James Bond hexagonal post guerre froide. Je baladai mon héros dans le monde entier, sur tous les continents, alors que la seule perspective de prendre la ligne 4 du métro parisien m'angoissait. Mon héros était une version idéale de moi-même, hyperbeau, hyperintelligent, charismatique, sportif, altruiste, avec un physique, un mental et une âme, n'ayons pas peur des mots, hors du commun ; une sorte de prototype, bien loin de moi, quasiment hors d'atteinte. Rien ne lui était impossible alors que tout pour moi était problème.

Nous n'avions jamais osé espérer, dans nos rêves d'écrivains amateurs les plus fous, le succès phénoménal de ce projet. Après huit livres et trois adaptations au cinéma, Maurice Gault alias Simon Lécuyer était devenu un auteur de best-seller, l'écrivain français qui engrangeait le plus de droits d'auteur en France et en Europe. Les aventures de Maximilien Forest lui avaient payé cent vingt mètres carrés sur l'île Saint-Louis, sa villa à Honfleur et sa propriété à Ramatuelle. Il faisait partie désormais du Tout Paris, des gens qui comptaient, et paradait dans les dîners en ville ; il aimait la lumière, alors que je préférais l'anonymat confortable que m'assurait mon héros ; j'avais acheté un trois pièces dans le treizième, rue Croulebarbe, une petite auto pour

le week-end, j'avais une femme de ménage et je pouvais voyager en première pour aller à Nancy quand l'envie me prenait. Un seul impératif si je voulais continuer à mener cette vie agréable, sortir tous les deux ans une aventure de Maximilien. Jusqu'alors pas de problème, mon héros était au rendez-vous, il allait docilement là où je l'envoyais, remplissait sa mission et séduisait tous azimuts. Il était d'un commerce facile, nous nous entendions à demi-mot.

Mais pour ce neuvième opus qui devait l'emmenner au Nigeria, Forest déclara forfait. Il invoqua son droit de retrait, il ne sentait pas le truc, c'était pourri, il méritait des vacances. J'avais déjà fait tout le boulot de documentation, un logiciel professionnel me permettait de regrouper les fiches personnages, les infos glanées sur internet, le plan, etc. Il n'y avait plus qu'à commencer à écrire.

J'utilisais le traitement de texte donc je n'eus pas à vider des corbeilles et des corbeilles de brouillons, l'ordi, nouveau Moloch, se chargeait de les dévorer goulûment tout seul. Et il risquait l'indigestion tant il y en avait. Je n'arrivais pas à écrire ce foutu bouquin.

Maurice était resté sans voix. Il s'attendait à tout, sauf à ce que je le lâche. Une fois sa surprise passée, il riposta sur le ton autoritaire qu'il adoptait avec le petit personnel.

— Je te colle mon avocat au train, tu ne vas pas t'en tirer ainsi, il y a rupture de contrat.

Je nous servis tranquillement un café avant de répliquer.

— Quel contrat ? Je n'ai pas souvenir d'en avoir signé un. Notre accord a toujours été tacite, tu me salaries pour faire des recherches, préparer ton travail mais je n'ai aucun lien officiel avec Maximilien Forest, c'est ta créature.

Maurice était anéanti. Son contrat d'édition stipulait qu'il livrerait une nouvelle aventure tous les deux ans, Bertrand était son ami certes, mais il n'avait rien d'un philanthrope. Comment sortir de ce mauvais pas ?

Je n'allais pas le laisser mariner davantage et je lui proposai une solution.

— Tu gagnes du temps avec Bertrand, moi je pars pour Lanester demain et je te rapporte le manuscrit à la date prévue.

— Oui, mais je ne pourrai pas le lire avant de le remettre...

Je le rassurai d'un geste.

— T'inquiète. Est-ce que je t'ai déjà déçu ? Le bouquin sera super, tu peux compter sur moi.

Je m'étais rendu compte à l'usage qu'il ne faisait souvent que survoler mes manuscrits ; s'il avait passé au crible les premiers, petit à petit, par paresse et par habitude, il leur avait consacré de moins en moins de son précieux temps. Par plaisanterie, après le volume trois, j'avais glissé ici et là, dans les premières versions de mes textes, des erreurs ou des inexactitudes, lieux, dates, événements... Et il n'avait rien remarqué. Mon intuition s'avérait fondée, il m'exploitait effrontément mais me faisait totalement confiance comme me le confirma sa réponse, faussement embarrassée.

— Ok, je te laisse faire, c'est toi la plume, mais carbure parce qu'il y a urgence.

Il me quitta sur ces mots avec une accolade pseudo virile dont il avait le secret. Je n'avais plus qu'à boucler mes valises, ma mère m'attendait le lendemain à Lanester. Le changement d'air me ferait du bien, et à Maximilien aussi. J'espérais qu'il cesserait de bouder et consentirait à coopérer.

Ma mère, qui coulait une retraite active et iodée dans sa chère Bretagne, m'accueillit comme le fils prodigue. Elle se réjouissait de m'avoir tout à elle durant deux mois, pour

me remplumer et me remettre sur pied. Elle ne savait rien de mon activité littéraire clandestine et tant mieux car elle aurait sauté dans le premier TGV pour demander des comptes à Maurice. Très *mère juive*, même si elle entretenait de loin en loin sa foi chrétienne de Bretonne exilée. Elle ouvrait tous les jours les volets de ma chambre, mon chien faisait la sieste sur mon lit, j'étais là, d'une certaine manière, avec eux, même si mon enveloppe charnelle se trouvait dans le quartier des Gobelins. Flamme m'accueillit avec force léchouilles et aboiements joyeux. Je comptais m'accorder d'abord un week-end de repos, sans Maximilien. Dîners au resto avec ma *reum*, et balades interminables avec mon chien. Et Maurice qui croyait naïvement que je planchais nuit et jour sur son bouquin...

Mais le lundi finit par arriver, me rappelant aux dures réalités du métier de *nègre*. Fallait s'y coller, même si la tâche relevait de l'ascension de l'Himalaya par un novice acrophobe. J'avais quand même pris une décision capitale, Maximilien sortirait de scène, mais je n'allais pas le zigouiller ni le suicider. Ce serait le chant du cygne, je ne pouvais pas me louper.

Je m'installai à mon bureau, fenêtre ouverte sur la mer. Rien à voir avec Lagos où Forest était censé remplir sa dernière mission. Je n'avais pas droit à l'erreur côté couleur locale ; il y a toujours un foutu lecteur qui connaît l'effectif exact des lions des sables en Namibie, le nom du lépreux qui mendie à la sortie du Calao à Abidjan, ou le nombre des langues vernaculaires africaines. Il *sait* et vous attend au tournant ! Je l'avais appris à mes dépens au début des aventures de mon héros ; désormais je n'avançais rien sans avoir dûment vérifié. Guide du Routard, carte de Lagos et thermos de caoua sur le bureau, j'ouvris mon ordinateur. A nous deux, Maximilien ! J'avais baptisé mon héros ainsi parce que ma mère adorait Robespierre. Elle pouvait réciter par cœur les plus célèbres de ses discours. Elle était fan. Bien entendu Forest avait

peu de choses à voir avec le célèbre révolutionnaire, mais c'était un héros sans peur, comme lui. Je l'installai dans un petit hôtel de la banlieue de la capitale. L'établissement ne payait pas de mine, mais le Routard le recommandait, aucun problème si un lecteur pointilleux voulait vérifier. Question standing, Forest était habitué à mieux mais son séjour allait peut-être durer plus longtemps que prévu. Il ne broncha pas d'ailleurs quand il découvrit la petite chambre sans clim qui donnait sur un parking tristounet. Il défit calmement ses bagages et commanda une bouteille de whisky. Il rangea son calibre dans la table de nuit et s'effondra lourdement sur le lit étroit, peu propice aux prolongations des rencontres d'un soir. Il était dans la place, et moi avec lui.

Bizarrement, le blocage total que j'avais connu à Paris avait disparu. Mes doigts couraient sur le clavier comme ceux d'un pianiste virtuose. Plus de vertige de la page blanche ou plutôt de l'écran obstinément muet. Les idées venaient sans effort et avec elles les mots pour les traduire avec justesse. La première matinée de travail s'avéra très fructueuse et ma mère dut m'appeler à plusieurs reprises pour que je descende déjeuner. Comme au temps déjà lointain des années lycée où je séchais lamentablement sur les disserts, elle assurait l'intendance, discrète et efficace, m'approvisionnant en fruits secs, chocolat, thé vert, encouragements, et surtout en amour.

Les deux mois passèrent comme un rêve, j'avais perdu cinq kilos et terminé le bouquin. Promettant de revenir rapidement, je rentrai à Paris pour remettre le manuscrit à Maurice.

Je me rasais tranquillement en écoutant Yves Calvi quand j'entendis tambouriner à la porte. Sans prendre le temps de m'habiller, je me précipitai dans l'entrée ; j'eus à peine le temps d'ouvrir que Maurice se rua dans l'appart, en me bousculant au

passage pour aller s'échouer sur la banquette. J'avais l'impression de revivre une scène récente comme si j'avais mis sur replay ; j'enfilai un tee-shirt qui traînait sur une chaise et nous préparai deux cafés. Maurice question caféine semblait avoir déjà atteint la dose critique. Je m'assis en face de lui et le questionnai calmement.

— Bertrand n'a pas aimé le manuscrit ?

Il me fusilla du regard avant de répondre.

— Il a positivement *adoré* ! Il trouve le livre génial, c'est un chef-d'œuvre à ses yeux. Il aime tout, l'histoire, le style, la composition savante, la signification philosophique. Il même dit que le bouquin justifiait à lui seul la fondation de sa maison d'édition ! Tu réalises ? Il compte l'inscrire sur la liste pour les prix littéraires à la place du dernier roman de Philippe Simon, qui ne lui arrive pas à la cheville. Mais qu'est-ce qui t'a pris ? T'as fumé ? T'as bouffé des champignons hallucinogènes ? T'as pris des amphétamines ?

Il m'avait asséné les compliments dithyrambiques de notre éditeur comme autant de reproches sans appel. Il poursuivit d'une voix polaire.

— Tu bousilles mon héros, tu l'enfermes dans la dépression et l'alcool. T'avais pas le droit d'abimer Maximilien, c'est un véritable crime littéraire.

Je ne savais pas que Maurice s'était à ce point attaché à mon personnage. J'entrepris de le consoler, même s'il ne le méritait pas.

— C'est une apothéose, il acquiert une profondeur, une universalité qui lui manquaient ; il était temps qu'il s'arrête enfin de courir et se pose les bonnes questions.

— De là à le mettre sous antidépresseurs et à lui faire écluser toute la réserve de whisky du bled, il y a un pas !

Maurice faisait de l'humour, l'heure était grave.

— Tu l'as lu au moins le manuscrit ? Il ne passe pas son temps à picoler ni à bouffer des médocs.

Il soupira et prit un ton outragé.

— Je l'ai lu deux fois ton bouquin de merde et j'ai pas aimé du tout. T'es pas Camus, mon petit bonhomme. Faut pas te la péter !

Je savais qu'il n'aimerait pas, c'était peut-être le gage que le roman en était vraiment un. Il marqua un temps avant de poursuivre, apparemment calmé.

— Et moi, qu'est-ce que je deviens maintenant ?

Je comprenais enfin ce qui le tracassait vraiment.

— Tu fais la tournée des cantines pendant un an et après tu retrouves ta liberté.

Ce programme sembla le troubler profondément.

— Mais quelle liberté ? Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire ?

— Tu voulais écrire de la poésie quand tu étais prof. Maintenant tu peux, t'es riche. Tu vas l'être encore plus... Et tout ce que tu écriras sera publié, notoriété oblige ! Et puis tu as Hélène, depuis le temps qu'elle t'attend... T'as qu'à te marier et avoir des gosses. Ça occupe les gosses, quand on s'emmerde !

Ces perspectives littéraires et conjugales le plongèrent dans un abîme de réflexion. C'en était bien fini de cette existence glamour à l'ombre de Maximilien Forest. Le héros avait doucement fermé la porte sur sa vie, mais aussi sur celle de Simon Lécuyer.

— Et toi qu'est-ce que tu vas bien pouvoir faire ?

— Moi ? Mais je vais devenir écrivain !